

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

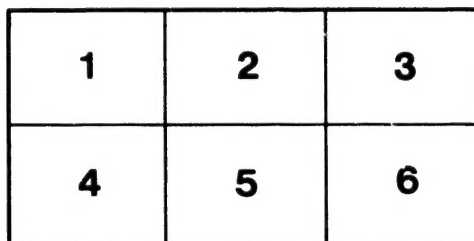
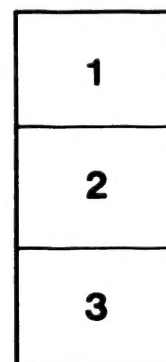
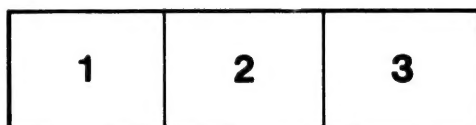
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

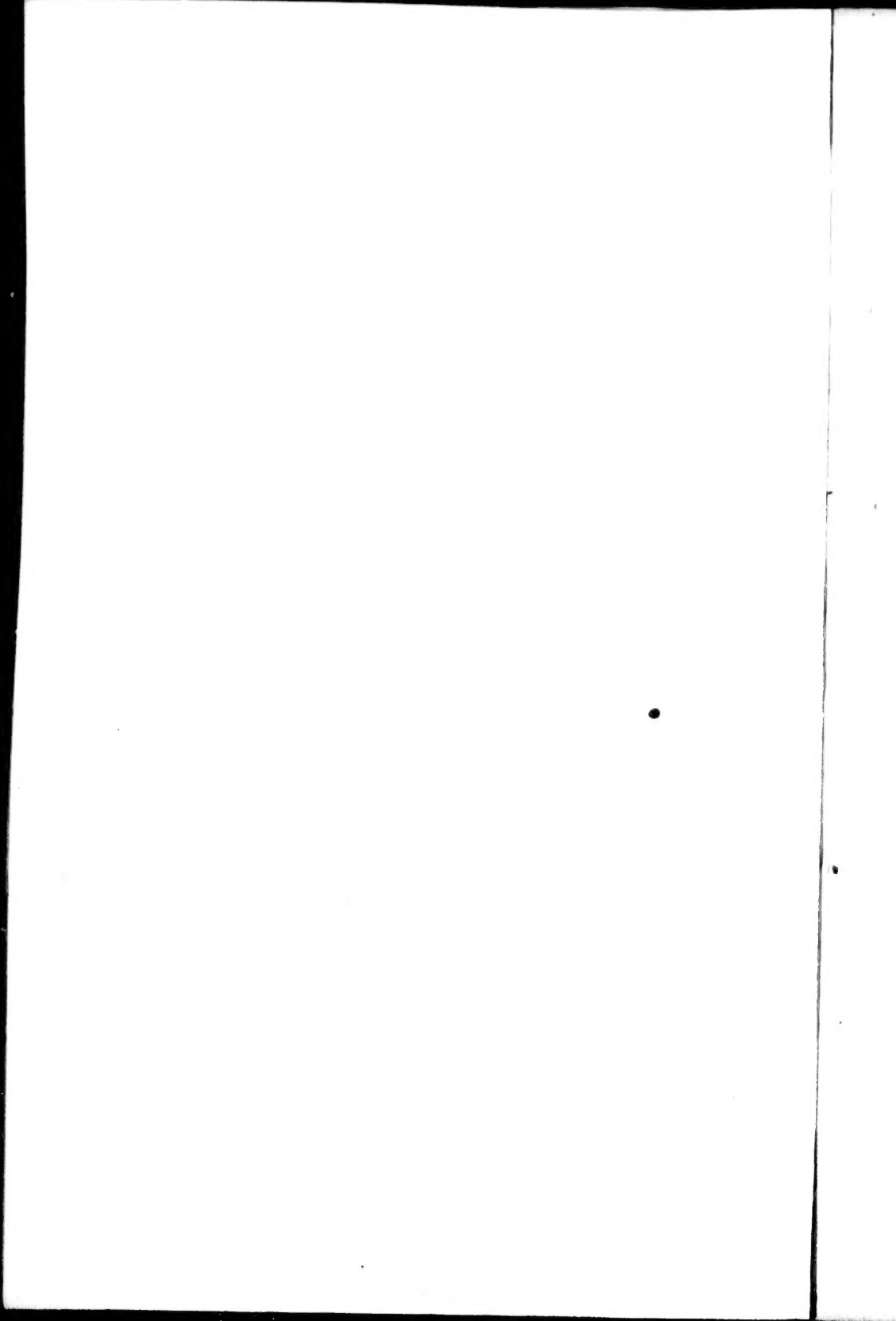
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



750

LES
MACHABÉES CANADIENS

LU AU
CABINET DE LECTURE

DE MONTREAL,

Le 25 Janvier 1859.

PAR BIBAUD, JEUNE.

MONTREAL :

IMPRIMÉ PAR CÉRAT ET BOURGUIGNON, 22, RUE ST. GABRIEL.

1859.

LES FRERES LE MOINE

OU LES

MACHABEES CANADIENS.

L'antiquité a dit que les grands hommes sont des bienfaits des dieux. Nous redisons la même chose dans le langage qui nous est propre, en proclamant que les grands hommes sont les ministres de la providence en tant qu'elle régit ce monde, car Bossuet a dit : les hommes agitent et Dieu les mène. Qui sont ceux qui agitent de la sorte ? Ce n'est pas le commun des hommes ; ce ne sont pas ceux qui, contents de leur aisance, coulent leurs jours dans la tranquillité. Ce sont les illustres, ce sont les grands hommes, ce sont les hommes célèbres qui agitent, et que la providence mène ainsi bien plus à son but qu'au leur. Homme célèbre, grand homme, expressions que l'on emploie tous les jours comme s'il y avait entre elles synonymie parfaite, ont ou doivent avoir des acceptions variées. L'homme célèbre, c'est celui qui fait du bruit dans le monde, que ses actes soient pour les humains des bienfaits ou des maux. Ainsi, à mon sens, Mahomet est un homme célèbre, quoique non un grand homme, dénomination sous laquelle j'introduis tous ceux qui ont mérité éminemment des humains en général, d'une nation, — d'une cité même, surtout s'il s'agit de la cité antique, chef lieu non-seulement, mais résumant l'état en elle-même ; tels sont Solon et Lycurgue, — Numa Pompilius. Il n'était pas rare que l'on consacraît à de tels hommes un socles où était gravé leur apothéose.

Que la mission d'un bienfaiteur ou d'un héros soit moins vaste que celle d'un autre héros ou d'un autre fondateur, il n'est pas moins un grand homme de cela seul : il suffit que dans la sphère où il lui a été donné d'agir, il ait posé à un degré sublime ce qu'il lui fallait pour bien remplir son rôle. Guillaume Tell, fondateur des libertés de sa patrie, Kosciusko qui s'exclame en succombant sur le champ du carnage, *Finis Polonia*, Andréas Hofer, qui ose généreusement braver Napoléon Bonaparte du haut des monts tyroliens désertés par l'Autriche, et qui les arrose de son sang ; Marco Botzaris mourant à Carpenitze pour la Grèce moderne, Salaberry faisant plus que renouveler sur la frontière les merveilles des Thermopyles,—ce sont là de véritables grands hommes. Sans doute leur nom ne remplit pas le monde de son écho, tels que les noms d'Annibal et de César, de Charlemagne et de Napoléon, de Washington et de Bolivar. Mais si l'auréole de leur gloire est plus modeste, aussi est-elle souvent plus pure. Grand homme l'on peut donc être sans être connu au delà des limites de son pays, sans être par conséquent un homme célèbre. En Europe même certains grands hommes de l'Angleterre n'ont été que tard connus en France. Shakespeare, le roi du théâtre, y a passé durant des siècles pour un bouffon, et pourtant, Shakespeare, il résumait en lui Thucydides et Apelles, le Dante et Hogarth. Ceux de la Germanie n'y ont pénétré que de fraîche date et, me semble-t-il, en représailles des anciennes conquêtes de Bonaparte au delà du Rhin, car ils ressemblent à une armée par leur nombre, et leur entrée sur le sol gaulois offre tous les caractères de l'invasion et de la conquête. Les grandes figures historiques des vieilles colonies, elles sont encore ignorées de la France, ou elles ne font qu'y pointer. Talon, Frontenac, n'étaient-ils pas dignes de renom ? Et Marguerite Bourgeois.... lisez son aimable biographie, et dites moi si les actions de cette femme forte ne font pas d'elle un grand caractère, selon l'expression anglaise, que je suis obligé de plagier, puisque grande femme ne se dit point. Elle n'est pourtant pas une femme célèbre, Marguerite Bourgeois, soyez en bien sûrs, car son nom est encore inouï de quiconque, en Europe, a lu un dictionnaire historique. Mais elle est mieux que cela ; elle est grande, parce que l'héroïsme et les sublimes ver-

tus sont grands en eux-mêmes indépendamment de cet écho qu'on appelle renommée. Que les échos reportent aux échos tant que voudra le cygne de Mantoue le nom d'Amaryllis, elle ne sera toujours qu'une bergère courtisée par des bergers.

Oui ! le Canada a eu aussi ses grands hommes, et en plus d'un genre ; à moi de choisir, et mon choix tombera ce soir sur les héros de la famille, normande par son origine, canadienne par sa naissance, des Le Moine. Je puis les appeler nos Héraclides,—géans ils étaient par leur courage ; je puis les appeler plus naturellement encore nos Machabées, car ils étaient sept, et leurs vertus n'ont pas été moins illustres que leur courage ; ou plutôt, chez eux, c'était tout un, *virtus* !

Mais pourquoi vous parlerais-je d'un sujet guerrier, vous surtout, mesdames, pas si belliqueuses à beaucoup près que ces Lazzeroniennes dont M. Napoléon Bourassa nous a tracé la silhouette avec tant de malice ?... Il est si aisé de s'escrimer dans les sentiers déjà battus ! Nagnères, la gloire militaire et la gloire littéraire ont été discutées sur ce théâtre et soit que ce fussent rôles convenus, comme lorsque le vainqueur de la Karabelnaïa s'est amusé à prendre d'emblée l'île Ste. Hélène, convertie par des remparts et des places d'armes de neige, (*)—soit que, loin d'être adoptés à contre-poil des prédilections particulières, les rôles fussent pris au grand sérieux, les champions de la gloire littéraire ont été à plate couture battus, terrassés,

Mais trêve de précédens, s'il vous plait, car j'ai de quoi étayer de raisons ma manière de faire et ma martiale ardeur ! Et d'abord j'invoque de nouveau Bossuet. Cet aigle—comme on l'a appelé,—dont les idées ne sont pas moins neuves et ingénieuses que profondes, s'est écrié, après avoir fait le récit des premières querelles qui s'élevèrent entre les humains : Et l'art de s'entre détruire devint le plus beau de tous arts ! L'Ecriture elle-même n'est-elle pas remplie de peintures enthousiastes des travaux guerriers, et Jéhovah ne se dit-il par le dieu des armées ! Le prophète ne croit point s'abaisser, il s'élève

(*) Sir William Eyre.

en effet dans les hautes régions pas le feu de sa description du noble coursier qui, sous son pinceau inspiré, paraît si bien né pour la guerre. Les lettres sacrées nous décrivent encore ces ouragans de cavalerie, *procella equestris* qui, surtout en Asie, décident du gain des batailles. Bonaparte, jeté par le sort en présence des pyramides d'Egypte, rencontra les Mameluks;—il les proclame la première cavalerie du monde, et la cavalerie de France, inférieure d'abord à celle des étrangers, se forme à son école. Murat fut le premier homme de l'Europe dans l'art de lancer et de régulariser les masses de cette arme. Napoléon apprenant à Ste, Hélène que le colonel Muccone, aide-de-camp du roi de Naples, publiait que Murat avait imputé la perte de la bataille de Waterloo à ce que la cavalerie n'avait pas été employée convenablement, et qu'il avait dit que s'il l'eût commandée les Français auraient emporté la victoire; c'est bien probable, répondit-il Murat était le premier officier de cavalerie du monde, il, aurait donné plus d'impétuosité à la charge. Il s'en est fallu de bien peu que je ne gagnasse la bataille; rompre deux ou trois carrés anglais, et selon toutes les probabilités, Murat en serait venu à bout.—Nous les avons vus, au jour de notre désastre, ces enfans d'Albion, s'exclame le général Foy, formés en bataillons carrés dans la plaine entre le bois d'Hougoumont et le mont St. Jean. Ils avaient pour arriver à cette formation compacte, doublé et redoublé leurs rangs à plusieurs reprises. La cavalerie qui les appuyait fut taillée en pièces, le feu de l'artillerie fut éteint. Les officiers généraux et d'état major galoppaient d'un carré à l'autre, incertains où ils trouveraient un abri. Charriots, blessés, parcs de réserve, troupes auxiliaires fuyaient à la débandade vers Bruxelles. La mort était devant eux et dans leurs rangs, la honte derrière. En cette terrible occurrence, les boulets de la garde impériale lancés à brûle-pourpoint et la cavalerie victorieuse de France ne purent entamer l'immobile infanterie britannique. On eût été tenté de croire qu'elle avait pris racine dans la terre, si ses bataillons ne se fussent ébranlés majestueusement quelques minutes après le coucher du soleil, alors que l'arrivée de l'armée prussienne apprit à Wellington que, grâce au nombre, grâce à la force d'inertie, et pour prix d'avoir su ranger de

braves gens en bataille, il venait de remporter la victoire la plus décisive de notre âge.—Il faudrait emprunter les formes et les expressions les plus poétiques de l'épopée, dit le général Jomini, pour raconter avec quelque vérité les glorieux efforts de cette cavalerie et l'impassable constance de ses adversaires.—Une bataille dit enfin Napoléon Bonaparte, est une action dramatique qui a son commencement, son milieu et sa fin. L'ordre de bataille que prennent les deux armées, et les mouvemens qu'elles font pour en venir aux mains sont l'exposition. Les contre-mouvemens que fait l'armée attaquée forment le nœud, ce qui oblige à de nouvelles combinaisons et amène la crise, d'où naît le dénouement.

Je ne sais pas si ces descriptions des vicissitudes et des péripéties de la guerre vous plaisent, mais de pareils traits d'éloquence militaire ont pour moi un charme inexprimable. En dépit de M. Cobden, il y aura toujours dans le monde des querelles qu'on ne pourra vider qu'avec le canon, parce que l'homme individu étant doué du libre arbitre et choisissant par conséquent entre le bien et le mal, pareillement l'homme collectif ou les sociétés humaines est libre d'être infidèle ou fidèle à la foi des traités et des alliances, en sorte que toujours et des guerres défensives et des guerres offensives s'élèveront entre les peuples. C'est dire que la guerre est nécessaire, qu'elle est dans la nature des choses. Pour que la paix régnât dans le monde, il faudrait que l'excès de ce qu'on est convenu d'appeler civilisation nous plongeât dans un état de pléthore et de mollesse plus qu'asiatique, car, pour être moins redoutables, les peuples de l'Asie font cependant de leur mieux et ne sont pas moins belliqueux que les autres.

La guerre, dira-t-on alors, est tout au plus un mal dont on ne peut se passer, car elle n'a rien de bienfaisant. Au contraire, sans parler des grandes et salutaires leçons que la providence y donne aux nations, au sein de la guerre éclatent souvent de très grandes vertus. La première de ces vertus, comme la plus ignorée, est le dévouement sublime du soldat,—d'autant plus sublime quelquefois que la guerre est plus injuste. La principale circonstance des succès de Napoléon, dit encore le général Foy, c'est d'avoir toujours compromis la France et l'ar-

mée en telle sorte que l'honneur national et la sûreté du territoire étaient en jeu, même quand ils n'avaient été pour rien dans les motifs de la guerre. Et qu'on ne dise pas que le patriotisme du soldat fut moins grand parce qu'il combattit loin de sa patrie pour la cause du conquérant ! Plus loin était le terrain, plus l'action était forte et plus la réaction devait être sanglante. Une victoire à Moscou ou aux Arapiles était mille fois plus importante, non pas que Jemmapes ou Valmy, mais que Fontenoy ou Rosbach. Et c'est Moscou qui a amené le czar à Paris ! Et l'Espagne, Wellington, le général odieux des étrangers, dans les murs de notre ville sacrée !—Pour vous apprendre quelles poignantes douleurs le dévouement sans bornes du soldat lui prépare souvent, et ce qu'ont pu souffrir nos propres ancêtres en conséquence de leur amour pour la France, je continue encore à citer ce guerrier, dont l'éloquence s'élève vraiment au ton de l'imprécation. Discutant sur la dotation de la Légion d'Honneur dans la tribune française, il s'écrie : “ On vous a dit nos sacrifices, on ne vous a pas dit nos longues douleurs. Quoi de plus pénible que l'occupation ennemie, que de voir l'étranger à vos foyers s'asseoir entre votre femme et votre fille ! Ce ne sont pas là de ces douleurs que peut compenser une indemnité pécuniaire. Quant à moi, le hasard m'a fait rencontrer quelques fois l'Anglais Wellington dans les rues de Paris : s'il eût fallu me dédommager en argent de la douleur que cette rencontre me faisait éprouver, tous les fonds portés au budget de 1818 n'auraient pas suffi pour cela. Nous avons couru à Waterloo comme les Grecs aux Thermopyles,—tous sans crainte, presque tous sans espoir. Ce fut l'accomplissement d'un magnifique sacrifice ; et voilà pourquoi ce souvenir, tout douloureux qu'il puisse être, nous est resté précieux à l'égal de nos plus glorieux souvenirs.

De l'état de guerre résultent souvent de grands avantages moraux, et les passions humaines s'enobliissent souvent au milieu du cliquetis des armes. La première résistance que l'Allemagne fit à Napoléon, fut la sourde opposition des sociétés secrètes, mauvaises en elles-mêmes, bien que je n'aie garde de dépriser le patriotisme, l'amour sacré de la patrie qui les animait : le poète Korner répond très bien à Sir Walter Scott, que ces clubs alarmaient :

Soyez tranquille, mylord, la trompette et le canon vont imprimer à tout cela une bonne direction : *Die kanonen and trompeten werd das schon zuricht bläsen !*

Enfin la paix ; oui la paix ! peut avoir de grands désavantages pour les sociétés, et les congrès pacifiques, — non pas tant ceux de M. Colder, que ceux qui se tiennent périodiquement à Paris, menacent de faire de grands maux aux petits états de l'Europe. Dans l'état de guerre les puissances diminutives lient leur sort à celui de quelque potentat. C'est ainsi que sous le premier empire français, le Portugal, sous l'égide de l'Angleterre, vit quatre fois les aigles du colosse fuir honteusement de sa frontière ; c'est sans doute ce qui faisait dire au vénérable Supérieur Roux, dans sa Lettre mémorable de 1812 aux Canadiens, que la Grande-Bretagne ne recevait les petits états dans son alliance que pour les rendre invincibles. De nos jours, au contraire, au sein de la paix profonde que proclament les forts avec tant d'emphase, les faibles sont opprimés. L'Angleterre, la France, convivant, a violé les droits souverains du roi des deux Siciles, et la France vient de se rire de la foi des traités à l'égard du Portugal, bien sûre de la complaisance anglaise.

Au reste, tout ce flux de paroles et de pensées en faveur de l'art de la guerre, cousues à mon sujet avec la grosse aiguille, ou jetées *jingui minerva* à mon auditoire, ne sont pas mon dernier mot. Ce qu'il y a, c'est que j'ai besoin de surexciter dans le sein de ceux de mes auditeurs qui sont jeunes comme moi, parce qu'ils sont l'espoir de la patrie, un patriotisme brûlant, capable d'embrâser mon pays d'un feu salutaire ; car, croyez moi, quand la citadelle de Québec était assiégée l'an 1690 : lorsque, dans la plaine de Carillon, vingt mille Anglais pressaient quatre mille Français et Canadiens, et quand Wolfe surprenait la plaine d'Abraham au prix de sa vie précieuse, non, le danger de la nationalité canadienne-française n'était pas aussi grand qu'à l'heure même, parce qu'au sein des combats, un sang généreux s'était mêlé à un sang non moins généreux, que le vaincu avait mérité le respect du vainqueur. Postérité de nos preux, comment, dans l'attente des révolutions qu'on nous prépare, le sang de tes ayeux ne bout-il pas dans tes veines ? la froidure l'y aura glacé, sans doute ?..... Pardon !

je songeais à la ruine de mon pays ; je le voyais buvant à longs traits dans la coupe du malheur ; mais je laisserai là cette perspective déchirante, je me tairai. (*)

Il n'y a qu'un instant, j'ai failli me perdre dans les ouragans de cavalerie. Je ne suis pourtant pas encore à bout d'aberrations, et je demande grâces pour celles que voici venir, sous prétexte que vous n'auriez pas de moi une peinture aussi fidèle de nos preux, si je ne vous mettais aussi sous les yeux le portrait de ceux qui les ont précédés sur le sol canadien. Le Français et le Canadien sont deux. " La réputation des armes du Roi s'étant répandue jusque aux endroits de la terre les plus éloignés, les Canadiens ont voulu faire voir de leur côté, dit l'historien Bacqueville de La Potherie, qu'ils n'étaient pas moins passionnés à soutenir les intérêts de Sa Majesté que ses autres sujets. Animés de cette noble ambition, ils ont donné en plusieurs occasions des marques assurées de leur fidélité. Quoique leur manière de faire la guerre tienne un peu du caractère des Sauvages, ils ne laissent pas de venir glorieusement à bout de leurs entreprises."

Je pense que c'est par oubli que le chroniqueur n'a pas ajouté que nous fessons festin et tabagie comme de vrais Sagamos. Je crois qu'à ce sujet il me revient deux vers de mon père, qui faisait son propre portrait, tout en traçant celui de ses compatriotes :

Il fume le matin ; il fume quand il se couche ;
En un mot, il a toujours une pipe à la bouche.

Il aurait bien dû au moins ne pas employer ce mot si peu pindarique, pipe, qui est là, Mesdames, comme pour faire voir que vos époux et vos prétendus, quelque fameux qu'ils soient à Montréal, ne sont point comparables à ces Sagamos, qui petunaient à propos et honorablement dans de beaux grands calumets de pierre rouge.

Moins spirituel que le Français, le Canadien était devenu, en revanche, beaucoup plus robuste, et le comte de Frontenac écrivait qu'il fallait l'avoir vu à l'œuvre, avoir

(*) Que pouvons-nous espérer d'une lutte quand nous voyons la *Minerve*, à Montréal, le *Canadien*, à Québec, trahir à l'envi les intérêts de notre race ?

connu la trempe de son cœur pour comprendre ce dont il était capable. A l'exemple des naturels, il était aussi plus impatient du frein que le Français. Il faut qu'un Canadien soit convaincu de la valeur de son capitaine, pour qu'il lui obéisse, dit encore l'auteur précité, qui nous connaissait intimement. Quand on parle de nos guerriers d'autrefois, il faut donc les rapprocher tant soit peu de l'enfant de la nature. C'est peut être pour cela que Frédéric le Grand, dans les Mémoires de son Temps, et Emmanuel Kant, dans l'Essai sur le Beau et le Sublime, nous ont confondus avec les Sauvages. " L'entreprise des Argonautes, dit ce dernier, diffère peu des expéditions guerrières des Canadiens, et Jason n'a d'autre avantage sur Atta-Kulla-Kulla, que de porter un nom Grec." Cette comparaison des Argonautes est venue également à l'esprit d'un Père Jésuite, dans la relation de 1656. " Deux jeunes Canadiens remplis de courage, dit-il, firent un voyage de plus de cinq cents lieues sous la conduite de ces Argonautes, portés, non dans de grands gallions ou dans de grandes rambergues, mais dans de petites gondoles d'écorce." L'autre Allemand *croche*, comme on appelle ici cette nation, ajoute une grosse insulte à la confusion des races. Il prétend que la Henriade de Voltaire est un plus beau p^oème que l'Iliade d'Homère, parce que les mœurs dont l'Iliade nous offre la peinture, ce sont proprement les mœurs canadiennes !

Je retrace donc le portrait du Sauvage, mais non du Sauvage d'aujourd'hui. " La civilisation, écrit Châteaubriand, en entrant par le commerce chez les tribus américaines, au lieu de développer leur intelligence, les a abruties. L'Indien est devenu perfide, intéressé, menteur, dissolu. Sa cabane est un réceptacle d'immondices et d'ordures. Quand il était nu ou couvert de peaux de bêtes, il avait quelque chose de fier et de grand ; aujourd'hui des haillons européens, sans couvrir sa nudité, attestent sa misère ; c'est un mendiant à la porte d'un comptoir, ce n'est plus un sauvage dans ses forêts."

Il y a encore pourtant un détail charmant de vie domestique chez nos débris faméliques d'anciennes tribus : c'est le berceau suspendu dans lequel est enmaillotté un petit ou une petite, et auquel la maman sauvage donne de temps en temps le branle, tout en poursuivant le travail

dont elle est accablée. Ah ! elle me revient à la mémoire la naïve mère indienne, actrice dans *Atala* et *Chactas* ; elle se dérobe à sa tribu pour venir humecter de son lait le tertre où git le petit enfant que le Grand Esprit lui a ôté. Il n'y pas là, Mesdames, qu'un trait d'imagination poétique ; c'est la vérité, elles sont comme cela les mères sauvages. Je retrouve la même circonstance dans les relations des jésuites. Comme plusieurs Pères de cette compagnie illustre s'évertuaient à inhumer avec le plus de solennité possible un petit enfant qu'ils avaient baptisé, et qui fut le premier ange sauvage pour lequel il y eut réception dans le ciel, la mère apporta de son lait dans une petite écuelle d'écorce, qu'elle voulut faire placer dans le cercueil, et l'un des bons Pères lui ayant demandé le motif de cette action,—c'est dit-elle, pour que mon fils n'ait pas soif en cheminant vers ton paradis.

Je parle donc du Sauvage primitif, tel que Fenimore Cooper nous l'a laissé en portrait dans ses homériques peintures ; je parle du sauvage, guerrier dès l'âge tendre ; du sauvage que, sans faire injure aux savans professeurs Barbarin et Giband ou à tous les rhéteurs du monde, (*) la nature a doné de façon, bien différent de nous autres qui, après avoir languï deux années sur les bancs des classes de belles-lettres et de rhétorique, ne sommes rien moins qu'enflammés du feu sacré de l'éloquence. Faut-il des exemples ? Je les donne. Le Père Lejeune, parlant du petit Tsiko fils du Chef Ouanda, nous dit : " Son fils était pour le surpasser, car il avait une très rare éloquence naturelle. Le soir, comme je le le faisais discourir, dit le P. Daniel, il colorait son discours de figures, de prosopopées, sans avoir autre étude ni avantage qu'une belle naissance ; ils formaient des dialogues fort naturels ; bref, il s'animait en discourant avec une telle grâce et naïvité en son langage, qu'il ravissait ses compagnons et moi avec eux. Voici le compliment d'adieu qu'un Chef adressait au chevalier de Montmagny. " Nous autres sauvages, comme nous n'avons pas été élevés en votre pays, nous ne savons pas les honneurs qu'on rend aux grands

(*) Strabon avoue que l'éloquence des barbares l'emportait sur celles des rhéteurs de Rome et d'Athènes.

capitaines qui veillent à la défense du pays. Je ne sais ce que je dois faire et encore moins ce que je dois dire, je cherche et je ne trouve rien sur ma langue que ces deux paroles : Va-t-en, grand capitaine, à la bonne heure sois le maître de la terre et le conservateur du pays ; celui qui peut tout et qui est tout bon soit toujours avec toi ! Voilà ce que me dit ma langue ; mais voici ce que j'ai dans ma pensée : Plut à Dieu que nous fussions ici une grande troupe, et que de toutes nos voix, il ne s'en fît qu'une, forte et puissante, laquelle se faisant entendre par tout l'univers, prononçât ces paroles : Adieu, le conservateur du pays, va-t-en heureusement et retourne avec plus de joie, afin que nous puissions tous nous écrier : il est de retour, notre capitaine, il est de retour le conservateur du pays ; c'est par son moyen que les femmes et les enfans, que tout le monde est encore en vie : car sans ta protection, l'ennemi nous aurait empêchés de planter, de cultiver et de moissonner nos blés. Voilà ce que je souhaiterais qui te fût dit par tous les hommes de ces contrées ; mais quoi ! nous n'avons plus de voix ; les maladies et nos ennemis ont arraché nos langues ! Nous te disons néanmoins encore une fois : Adieu, le conservateur du pays, celui qui a tout fait soit le guide et la conduite de ton canot." Cette éloquence, dit le P. Vimont, n'est pas tirée de la rhétorique d'Aristote ou de Cicéron, mais d'une école plus aimable et plus candide. Ne s'exprime-t-il pas avec grâce, cet ambassadeur qui, pour distinguer les Algonquins errans des Hurons sédentaires, dit en présentant un collier de rassades : Voici qui est pour me faire connaître, et de quelle nation je suis, moi qui habite dans des maisons volantes, bâties de petites écorces ? Je parle aussi de ces ambassadeurs dont Frontenac écrivait à un grand ministre : " Vous aurez assurément été surpris, Monseigneur, de voir l'éloquence et la finesse avec laquelle tous les députés me parlèrent ; et si je n'avais peur de passer pour ridicule à vos yeux, je vous dirais qu'ils me fesaient en quelque sorte ressouvenir des manières du sénat de Venise, quoique leurs peaux et leurs couvertures soient bien différentes des robes des procureurs de St. Marc." Frontenac n'était pas d'une haute stature ; c'était à lui qu'un ambassadeur des nations alliées disait : Pour que le grand Ononthio t'ait envoyé ici

avec un si petit corps, il faut que tu ais le cœur bien grand. C'est un homme comme était le saint évêque Provencher qu'ils auraient voulu voir. Il y avait un petit Père Oblat qui était obligé de saisir sur sa grandeur tout l'avantage des degrés du sanctuaire pour pou voir poser la mitre sur son chef.

Boileau s'est moqué des Hurons, que les Jésuites nous représentent comme une nation pétillante d'esprit. Dans son épigramme contre les détracteurs d'Homère et de Virgile, il dit :

Clio vint l'autre jour, se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers,
On traitait d'auteurs durs, de poètes stériles
Les Homères et les Virgiles.
Cela ne saurait, être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?

Boileau avait d'autant plus de tort de placer ici les Hurons, que les mœurs homériques de nos tribus ont frappé tous les grands écrivains, et que ces peuples auraient volontiers admiré le chantre des Grecs, et pas du tout le copiste d'Horace et de Juvénal. Il est vrai que le fameux Chef Huron Kondiaronk le lui a bien rendu sans le connaître. Il avait été surnommé le Rat, à cause de sa finesse, et l'on sait qu'en effet ils sont très spirituels, les rats ! eh bien ! lui, il ne voulait reconnaître que deux hommes d'esprit parmi tous les Français qui habitaient la Colonie,—le comte de Frontenac et le Jésuite De Carheil, son confesseur. Kondiaronk ne savait pas la dialectique. Si je voulais l'appliquer à son discours, dans quel écueil ne tomberais-je pas ? car il faut bien supposer que les autres n'étaient pas trop fins. Emettons en effet sa pensée *breviter et in forma* : Il n'y avait en la Nouvelle-France que deux hommes d'esprit, Frontenac et De Carheil ; c'est l'antécédent de mon sauvage. Donc tout le reste était de la grosse pâte : donc en second lieu, puisque *specialia generalibus insunt*, (selon le jurisconsulte romain Gaius qui, voyant qu'il ne pouvait inventer la poudre, se mit à imaginer, à ce qu'il crut, cette maxi-

me.) il n'y avait pas un prêtre des Missions Etrangères, il n'y avait pas un Récollet, il n'y avait pas un Sulpicien qui ne fût comme l'on dit sans cérémonie en Canada —un *saint épais* ; tandis que chez les Jésuites , parmi la bande, il y en avait un qui était fin tout *proche* comme une soie. Ce qui me contriste davantage et ce qui contristera de même ceux qui sont d'aussi bonnes gens que moi, c'est que je ne vois pas d'issue,—comment sortir de ce scabreux dilemme. Où placer Monseigneur l'évêque de Québec ? avions-nous à cette époque un bénin pontife ? (*)..... Mais chacun de se récrier et de s'exclamer : Votre Huron était fort difficile, ou les tems sont bien changés ! et aussi, moi, de m'échapper au beau milieu de ces vociférations et criailleries.

A présent je suis marri d'avoir avoué que Kondiaronk ne savait pas la dialectique, car ça n'est pas vrai. Je ne connais pas la dialectique sauvage, mais elle existe au complet puisqu'elle comprend le sorite, le plus platonique et le moins maniable de nos argumens. “ Nous vinmes cabaner, dit le Père Lejeune sur un fort beau lac, en ayant passé un autre plus petit en notre chemin. Mon hôte me consolait ici, me voyant fort faible et fort abattu : Ne t'attriste point, me disait-il ; si tu t'attristes, tu seras encore plus malade ; si ta maladie augmente, tu mourras. Considère que voici un beau pays, aime-le ; si tu l'aimes, tu t'y plairas ; si tu t'y plais, tu te réjouiras ; si tu te réjouis, tu guériras. Je prenais plaisir d'entendre ce pauvre Sauvage.”

Vous avez vu de l'éloquence agréable ; voici maintenant de l'éloquence à grand effet. On portait un Chef à émigrer avec sa tribu ; il s'écrie : C'est ici que dorment nos pères ; dirons nous à leurs ossemens, levez-vous et nous suivez sur une terre étrangère ? Dans une conférence tenue à Montréal, et où M. de Callières voulait tirer raison d'hostilités commises contre les Illinois, l'ambassadeur Iroquois dit fièrement selon le Supérieur Vachon de Belmont. “ Quant à l'Illinois, il mérite la mort ; il m'a tué.” On n'osa point répliquer, dit le même chro-

(*) Ce n'était pas moins que François de Laval Montmorency.

niqueur. Cent Iroquois tombent en 1640 dans un parti de 300 guerriers hurons. Ils ne songent qu'à fuir, quand, un brave, élevant la voix, s'exclame : " Mes frères, si nous voulons commettre une telle lâcheté, attendons au moins que le soleil soit sous l'horizon, afin qu'il ne la voie pas." A ces mots, ils volèrent au combat et succombèrent en Spartiates. Si la Grèce eût été le théâtre d'une action semblable, observe l'auteur des Beautés de l'Histoire du Canada, l'homme éloquent qui arrête par quelques paroles ses compagnons prêts à fuir ; les braves qui affrontent une bande trois fois plus forte, eussent été immortalisés par tous les arts, et consacrés comme des héros demi-dieux." L'an 1696, Frontenac porte ses armes jusque au centre des Cantons Iroquois, et pénètre dans celui d'Onnontagué. On n'y trouve qu'un vieillard qui pouvait être à son centième hiver. Il paraît, dit Charlevoix, qu'il attendait la mort comme ces anciens sénateurs romains au sac de Rome par les Gaulois. On eut la cruauté de le livrer aux alliés, qui déchargèrent sur lui le dépit que leur avait causé la fuite de la nation. Ce fut un singulier spectacle que de voir quatre cents guerriers acharnés autour d'un vieillard décrépit auquel, à force de tourmens, ils ne purent arracher un soupir, et qui apostropha ainsi celui qui lui donna le dernier coup : " Tu aurais bien dû ne pas abréger mes jours, tu aurais eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme." Sait-on ce qu'ils ont fait les Iroquois ? Ils ont réduit en captivité les intéressantes tribu de Stadaconé et d'Hochelaga, devancières de Québec et de Montréal ; ils ont repoussé avec leurs flèches rapides Samuel de Champlain notre fondateur, muni d'armes à feu ; ils ont fait nager Ville-Marie naissante dans le sang de ses généreux fondateurs ; effacé de la terre, détruit jusque sous l'égide de la citadelle de Québec la grande nation huronne, cette race chérie des enfans de Loyola, et ça et là dispersé les riverains de l'Ottawa et du Saint Maurice. Enfin ils ont fait mordre la poussière à un Grand Sénéchal de la Nouvelle-France, à un Gouverneur des Trois-Rivières, à MM. de Bienville, de Maricour, de St. Michel, de Montesson, De Hertel, de Verchères, de Lusignan, de Lavaltrie. Un

jour pourtant l'Iroquois farouche s'enfait devant une jeune fille canadienne de quatorze ans, la Demoiselle Magdelon de Verchères : comme Jeanne d'Arc, elle était terrible comme une armée rangée en bataille !

Maintenant enfin un mot de mon sujet, et je termine !

“ Du temps que Louis de Bunde, comte de Frontenac gouvernait glorieusement la Nouvelle France, dit Léon Guérin, historien de la marine française, huit frères canadiens, originaires de Rouen en Normandie, s'illustraient à l'envi l'un de l'autre, tantôt sur terre, tantôt sur mer, également propres à combattre et à vaincre sur ces deux élémens ; toujours dispos, toujours braves, toujours actifs et entreprenans, toujours enflammés par l'honneur national, ils rendaient au pays des services d'autant plus nobles, d'autant plus généreux que, se passant continuellement bien loin de l'œil de la cour, ils n'avaient aucune chance d'obtenir les grandes récompenses qu'ils méritaient, et ne les obtinrent pas à beaucoup près eneffet. Ces huit frères, que l'on peut appeler huit héros, avaient nom Le Moine d'Iberville, Le Moine de Longueuil, Le Moine de Ste. Hélène, Le Moine de Sérigny, Le Moine de Maricour, Le Moine de Chateauguay et les deux Le Moine de Bienville. Le premier fut l'un des plus grands marins à la fois et l'un des plus habiles navigateurs que la France ait jamais eus.”

Voilà mon texte. Si je me permets d'y faire une correction qui n'est pas indifférente à cause du titre qui a été donné à cette lecture, je dirai que l'ancêtre de la maison canadienne des Le Moine n'avait pas deux fils qui portassent le nom de Bienville, que le premier sieur de Bienville fut tué par les Iroquois l'an 1691, et que celui qui se signala si fort à la Louisiane était le fils de ce dernier, petit fils parconséquent de Charles Le Moine, ce qui réduit les frères à sept, le nombre que nous voulons.

Charles Le Moine, Ecuier, Sieur de Longueuil et de Chateauguay, vint de France en 1641. Il fut interprète des langues à Ville-Marie. François de Lauzon, qui possédait féodalement tout le pays entre Montréal et Québec, lui concéda cinquante arpens en tîef avec haute justice, comme il tenait lui-même de la Compagnie des Cent Associés, qui gouvernait le pays, lequel lui avait été cédé par la Couronne de France. De Lauzon Charny,

autre grand de la terre, qui finit par embrasser le sacerdoce, y ajouta l'île Ste. Hélène, l'île Ronde, et ces concessions furent encore étendues par les Intendants Talon et Duchesneau. M. de La Barre, dans une dépêche qui fut portée en France par le jeune d'Iberville, conseillait au ministre de la marine de le faire nommer au gouvernement de Montréal comme étant l'homme du Canada qui avait le plus fait à la guerre contre les Iroquois, et contribué d'avantage à la pacification qui avait été conclue avec eux. Il avait une grande influence sur les nations, qui l'appelaient *Akouessan* ou la Perdrix, car les Sauvages n'avaient aucuns noms qui ne signifiasent quelque chose. Le Marquis de Denouville loue Charles Le Moine, dans ses dépêches, aussi bien que M. de La Barre. Et quand même ces témoignages nous manqueraient, on sait ce qu'étaient les premiers défenseurs de Ville-Marie. L'ancêtre des Le Moine fut donc un homme considérable ; mais il fut encore plus illustre par sa nombreuse et puissante postérité que par lui-même ; il fut la tige d'un arbre prodigieux, dont les branches s'étendirent à toutes les colonies et même à l'ancien monde ; il crût peut-être avec trop de rapidité pour durer longtems, mais beaucoup de grandes choses en sont là. La branche aînée de cette famille hérita du titre territorial de Longueuil. Le premier de cette branche fut Charles Le Moine, Écuier, Sieur de Longueuil, créé baron en 1700. On me permettra de réciter le titre glorieux de la faveur royale. — Pour se conformer à nos desseins dans l'établissement du Canada, est-il dit, il a fait une dépense considérable pour placer des habitans sur la terre et seigneurie de Longueuil, qui contient deux lieues sur le fleuve St. Laurent, sur trois et demie de profondeur, qui relève de notre château Saint Louis de Québec à haute, moyenne et basse justice, dans laquelle il travaille à établir trois paroisses ; et pour la conservation des habitans pendant la guerre, il a fait bâtir à ses frais un fort flanqué de quatre bonnes tours, le tout en pierres et maçonnerie, avec un corps de garde, plusieurs grands corps de logis et une très-belle église, le tout décoré de toutes les marques de noblesse, avec une belle basse-cour, dans laquelle il y a grange, étable, bergerie, colombier et autres bâtimens tous de maçonnerie enfermés dans le dit fort, à côté du

quel il y a un moulin banal, et une belle brasserie, aussi de maçonnerie, très utile à la colonie, et le tout accompagné d'un nombre considérable de domestiques, chevaux et équipages, tous lesquels lui ont coûté plus de 60,000 livres, tellement que la dite seigneurie est à présent une des plus belles de tout le pays, et la seule fortifiée et bâtie de cette manière, qui a considérablement contribué à la conservation de tous les habitants des seigneuries voisines, laquelle terre est d'un revenu considérable par les excessifs travaux qu'il y a faits en y entretenant ordinairement trente ouvriers, ce qu'il est en état de soutenir et de tenir un rang de distinction appuyé sur le mérite et la vertu ; pour ces causes et autres à ce motivant, avons créé, érigé, élevé et décoré, créons, érigeons, élevons et décorons la dite terre et seigneurie de Longueuil en titre, nom et dignité de Baronnie. Voulons qu'il se puisse dire, nommer et qualifier Baron, qu'il jouisse des droits d'armes, blazons, honneurs, prérogatives, rang et prééminence en fait de guerre et assemblées de noblesse ainsi que les autres barons de notre royaume. S'il y avoit dans ce titre des choses qui parussent triviales, qu'il me suffise de dire que c'est Louis le Grand qui parle, et toutes les parties en paraîtront aussi nobles les unes que les autres. Ce premier baron de Longueuil épousa Dame Elyzabeth Souart d'Adancour, sœur du chevalier Dominique, Maréchal de Camp des Armées du Roi et gouverneur de Bayonne. Il fut l'homme qui eut le plus d'influence sur les Sauvages après Sir William Johnson. Quand Québec fut assiégée, en 1690, il alla avec eux reconnaître les mouvemens de la flotte anglaise, entra en communication avec d'Iberville, son frère, revenant de la Baie d'Hudson, battit avec M. de Ste. Hélène, son autre frère, les troupes de débarquement, auxquelles il enleva une partie de leur canon, et reçut une blessure griève. Il visita, pour se rétablir, les eaux de Barège. Ce voyage lui fournit l'occasion de servir en Flandre en qualité d'aide de camp du Maréchal d'Humières, qui faisait la guerre avec Guillaume d'Orange, usurpateur du trône de Jacques II. On le retrouve gouverneur du Détroit en 1700. Il le fut plus tard de Montréal, qu'il quitta en 1710, pour aller garder la tête de la Colonie contre le général Nicolson. "Le baron de Longueuil, surnommé

avec raison le Machabée de Montréal, dit l'abbé Faillon jugeant qu'il ne fallait pas laisser arriver les Anglais jusque à Ville-Marie sans leur dresser quelque embuscade, se résolut d'aller avec une poignée de monde les attaquer proche de Chambly, où ils devaient passer. Il fit porter devant lui un étendard qui était l'image de la Vierge avec une inscription composée par la sœur Le Ber, sa cousine germaine, fameuse recluse de la Congrégation, que M. de Belmont bénit solennellement et remit lui-même dans les mains du brave capitaine en présence de tous le peuple." Nicolson fut obligé de retraiter en partie à cause de l'audace de la poignée d'hommes du baron de Longueuil, soutenu par 600 hommes du gouvernement de Québec, que lui amena M. de Ramezay, et principalement à cause du naufrage désastreux de l'armée navale des Anglais dans le Golfe Saint Laurent. Monsieur de Longueuil fut fait Chevalier de St. Louis. En 1727, malgré tout ce que put faire Burnet, gouverneur de la Nouvelle-York, il persuada les Iroquois de souffrir qu'on bâtit dans leur pays Niagara, dont il est ainsi le fondateur. On a sa correspondance à ce sujet avec ce gouverneur, et son compte rendu au ministre de la marine dans les Documens de Paris. Il était à cette époque Commandant Général ou Administrateur de la Colonie depuis la mort du premier Marquis de Vaudreuil, et tint les rênes du gouvernement jusque à l'arrivée du Marquis de Beauharnois, qui écrivait à la Cour qu'il avait chargé le baron de Longueuil de veiller aux intérêts de la Compagnie des Indes. Ainsi vous voyez parfaitement tout ce dont le premier baron de Longueuil était capable. Ses deux successeurs furent, comme lui, à la tête de leur pays par leurs administrations intérimaires. Le second baron, appelé Charles comme son père et son ayeul, commanda depuis la mort du Marquis de La Jonquière jusque à l'arrivée du Marquis Duquesne de Menneville, et Charles Jacques, troisième baron, depuis la démission de Duquesne jusque à l'arrivée du Marquis de Vaudreuil Cavagnal, son compatriote, qui passait du gouvernement de la Louisiane à celui de son pays natal. Tué dans la retraite du Lac George, où le baron Dieskau fut défait par Sir William Johnson, ce baron laissa une fille mineure, Marie Charles Joseph, qui succéda au titre, et qui a vécu

jusqu'en 1841. La baronne était à la tête de toutes les réunions charitables dans lesquelles nos dames exerçaient la bienveillance naturelle à leur sexe envers l'humanité souffrante. Le château de Longueuil fut occupé par les Américains en 1775. Il fut démoli en 1795, et les matériaux ont servi à la construction de l'église actuelle de Longueuil.

Je passe ensuite au sieur de Ste. Hélène, que nous avons vu combattant à Québec. Ce fut lui qui pointa tous les canons, mais il reçut une blessure mortelle. Charlevoix nous apprend que c'était un des plus braves et des plus aimables chevaliers qu'eût le Canada. Ce fut sous lui que d'Iberville fit ses premières armes à la prise de Schenectady. Il prenait son titre de l'île Ste. Hélène, qui a fini par être cédée au gouvernement anglais en échange d'emplacements à Montréal.

Pierre Le Moine D'Iberville, seigneur haut-justicier, Chevalier de St. Louis et Chef d'escadre, fondateur et premier Gouverneur de la Louisiane, vit le jour à Montréal le 20 juin 1661. Garde marine à 14 ans, il fut peu après porteur des dépêches du gouverneur à la Cour. Monsieur de La Barre le recommandait au ministre de la marine pour le grade d'enseigne de vaisseaux comme étant un excellent marin, qui avait déjà fait plusieurs voyages de long cours. En 1689, il était Commandant à la Baie du Nord ou d'Hudson, capitaine de frégate en 1692, Chevalier de St. Louis en 1699 et Capitaine des vaisseaux du Roi en 1702. La Nouvelle-Angleterre, l'Acadie, la Baie et Terre-Neuve furent tour-à-tour le théâtre de ses actions et de ses exploits. D'abord volontaire sous le chevalier de Troye, il se trouva à la prise des forts Monsoni et Rupert, prit avec neuf hommes un navire monté par quatorze Anglais et brûla Charleston. Devenu commandant, il prit sans perdre un seul homme un vaisseau anglais de 24 canons et enleva le fort Pemaquid, défendu par le Colonel Chubb. Il fit deux expéditions glorieuses à la Baie d'Hudson avec une promptitude surprenante. A la suite de la première, il passa en France, non sans avoir rendu compte à Frontenac par l'envoi d'un canot d'écorce qui arriva en vue de Québec le lendemain de la retraite honteuse de Phipps. Ses exploits nombreux dans l'île de Terre-Neuve, d'où avec une

poignée d'hommes, il chassa presque entièrement les Anglais, étonnent à bon droit nos premiers historiens. " C'est une chose admirable, dit Bacqueville de La Potherie, que cent vingt Canadiens se soient rendus maîtres d'une si grande étendue de pays dans la saison la plus cruelle que l'on puisse imaginer. Le froid, la pluie, la neige, la faim et la soif devaient être autant d'obstacles. Ils firent cependant plus de 700 prisonniers et tuèrent 200 hommes." Dans une de ses expéditions à la Baie, où il enleva le fort Nelson garni de 50 canons, D'Iberville gagna avec son seul vaisseau sur trois vaisseaux anglais un combat qui n'a rien de plus glorieux dans la vie de Jean Barth lui-même. Dans ces vastes étendues de pays qu'il parcourut l'épée à la main, il enleva d'emblée un grand nombre de places fortes et St. Jean de Terre-Neuve elle-même, ainsi que les trois forts qui couraient cette capitale. Si l'on considère les moyens avec lesquels il agissait, ses actions sont incroyables nonobstant que Charlevoix remarque que ses Canadiens étaient pour lui comme la dixième légion était à César, et prêts à le suivre au bout du monde. " Lorsqu'un commandant possède le cœur de ceux qui sont sous son obéissance, ajoute Bacqueville de La Potherie, il lui est aisé de les manier et de leur inspirer ses propres sentimens. Tel fut l'empire de M. D'Iberville sur les esprits des Canadiens, qui ne sont pas si maniables !"

Quelqu'un dira, les flibustiers en ont bien fait autant, mais les flibustiers n'étaient que des diables, *tanti diavoli* comme disait Bonaparte. Qu'on juge si le trait suivant est d'un flibustier. Vrai chevalier, et en cela supérieur à Jean Barth, D'Iberville, en 1692, dépensa 554 livres tournois pour la rançon, non d'hommes vigoureux propres à le suivre dans ses courses, mais de femmes et d'enfans.

Continuons encore un peu à décrire les travaux guerriers de nos Canadiens. Ils marchaient, dit Léon Guérin par les terres, les lacs et les rivières, traînant leurs canots avec leurs vivres, souvent à travers les bois, souvent dans les marais et toujours par des chemins difficiles et non frayés, supportant avec une force de cœur et de tempéramment dont étaient seuls capables des Canadiens d'incroyables fatigues, des privations et des souffrances de

toute sorte : on avait piques, pioches, pelles, gabions et béliers ! C'était la guerre antique, que rappelaient encore les cuirasses de nos preux. M. de Bienville et le Chevalier de Lacorne, dont on conserve les portraits, sont tout bardés de fer.

Les sibilustiers ne commencent guères avant d'exercer leurs fureurs : depuis le Chevalier de Beaujeu, à la bataille de la Monongahla, jusque à Salaberry, tous nos héros ont rempli leurs devoirs religieux ; à la prise de St. Jean l'abbé Baudouin exhorta en peu de paroles les Canadiens, et leur donna l'absolution, dit un chroniqueur.

Le retour de la paix fournit à D'Iberville de nouvelles occasions de servir son pays natal et la métropole. Il restait à reconnaître par mer le Mississippi, et à profiter des découvertes qu'on avait déjà faites. Étant passé en France, cet homme, capable de fonder comme de détruire, proposa l'expédition à M. de Pontchartrain. On lui associa le brave Château-Morand, neveu du grand Tourville. Il réussit dans son projet et établit la Louisiane, où il fonda Mobile, qui fut quelque temps la capitale du pays, et qui en est encore une des villes principales. Une autre ville y a pris son nom.

La guerre de succession d'Espagne s'étant allumée, et fut appelé en Europe, et après avoir été quelque temps gouverneur de Rochefort, il partit avec 10 vaisseaux, 3 frégates et 3 flûtes pour attaquer la Jamaïque ; mais il trouva les Anglais sur leurs gardes. Après leur avoir enlevé les îles de Nièvres et de St. Christophe, défendues par le colonel Abbott, il prit mille soldats espagnols à la Havane, et 2000 sibilustiers, et venait attaquer la Caroline, quand il mourut en mer en 1706. Si vous me demandez où est la postérité de ce grand homme, il vous répondra lui-même comme Épaminondas. De son mariage avec dame Thérèse Pollet de Lacombe Peccière, qui épousa en secondes noces Sully, comte de Bethune, décédé Maréchal de France, on ne connaît d'issue qu'une fille qui porta dans le monde le nom de Grandive de Lavaniaie. Combattre, découvrir, fonder et écrire étaient tout un pour D'Iberville, dont on a entre autres, le Mémoire à M. de Pontchartrain sur la situation de Boston, New-York et autres lieux, avec un projet détaillant les moyens qu'il y aurait de les attaquer.

Je ne mentionne qu'en passant Le Moine de Maricour, collègue du P. Bruyas en diplomatie ; Le Moine de Chateauguay, tué à 18 ans en combattant comme un jeune lion, sous D'Iberville, et Le Moine de Sérigny, décédé gouverneur de Rochefort. La branche de Sérigny subsiste encore en France, où elle s'est alliée aux maisons de l'Estrades et de Prim. Le second Sieur de Chateauguay fut gouverneur de la Guyanne. En parlant de ses services au siège de Louisbourg, Léon Guérin s'écrie : " C'est ainsi que du Golfe St. Laurent au Golfe du Mexique, de la France équinoxiale à la Nouvelle-France, continua longtems encore à jeter son éclat la plus glorieuse famille peut être qui ait jamais brillé aux colonies françaises."

Jean-Baptiste Le Moine de Bienville, neveu D'Iberville, sous lequel il fit sept voyages de long cours, fonda la Nouvelle-Orléans, fut deux fois gouverneur de la Louisianne, où il vainquit les Espagnols, et triompha aussi des Natchez, chantés par Châteaubriand, et des Alibamons. On sait que le chef suprême des premiers, se prétendait, comme les Incas du Pérou, et les empereurs chinois, issu du soleil. Bienville le força de construire un fort pour les Français au cœur de son pays. Il fut encore Directeur de la Compagnie d'Occident. Décédé à Paris, en 1769, plein de jours, mais sans postérité, il laissa pour héritiers, entre autres, le dernier Sieur de Chateauguay et l'honorable Colonel Joseph Dominique Emmanuel de Longueuil, membre des Conseils Exécutif et Législatif du Canada. Celui-ci était fils de Joseph, Chevalier de Longueuil, ancien gouverneur des Trois-Rivières, mort à Port Louis en France, en 1778, chez la baronne Germain sa nièce, née Agnès de Longueuil. De toute cette race de nos sept héros canadiens, il ne reste que quelques rejetons perdus dans les maisons de l'Estrades, de Prim et de Germain, en France, et dans celle de Grant en Canada. Madame de Montenach est la fille de la baronne et du deuxième anglais qui est entré dans la maison de Longueuil. De huit fiefs de dignité érigés en Canada par les monarques français, il ne reste plus qu'une couronne baroniale, et elle est portée par un Anglais.

Mais l'ancêtre des Le Moine, dont nous avons parlé en premier lieu, n'était pas venu seul de sa famille en Ca-

nada. Il avait un frère dont descendait une vénérable Supérieure de la Congrégation de cette ville, et c'est encore ainsi que nous avons les Le Moine de Martigny.

Le Canada a eu d'autres grands hommes que les D'Iberville et les Bienville. Ils commencent à être connus même en France. Ainsi, dans la Biographie Classique de Barré, publiée vers 1840, des articles succincts sont consacrés à l'amiral Martin, à D'Iberville et à trois personnages de la maison de Vaudreuil. Ce n'est pas beaucoup, et cependant, la reconnaissance que j'en ai à cet auteur est indicible. J'aime à voir la vieille France nous accorder un souvenir. Non, la France ne nous a point abandonnés, car les sentimens de Voltaire et de la Pompadour n'étaient point les sentimens des Français à notre égard, et les 4000 hommes de troupes qu'elle avait ici nous défendirent à outrance. L'Europe, dit Raynal, avait cru que la chute de Québec entraînerait celle du Canada entier, et cependant l'année suivante la honte d'Abraham, si honte il y eut, fut lavée dans les champs de Ste. Foy. Qu'est-ce donc qui pouvait se faire et qui n'a pas été fait ? Le Chevalier de Lévis ne poussa-t-il point l'ardeur martiale jusque au délire en proposant de se renfermer dans l'île Ste. Hélène pour y tenir jusque aux extrémités et faire dépendre le sort de tout un peuple du sort facile à deviner de la poignée de braves qui s'offraient ainsi en holocauste ? C'est donc avec joie que je crois entendre la France s'exclamant avec un estimable xénophane : " Ce qui ajoutait à mon illusion, c'était le langage de ma patrie que j'entendais dans la bouche des habitans. Mon esprit se reportant dans le passé, se plaisait à se rappeler les hauts faits et les travaux inouis des Canadiens qui, tandis que ce vaste continent était encore presque entièrement inconnu, le parcouraient cependant dans toutes les directions, et, sur une étendue de plus de dix huit cents lieues, apprenaient à des milliers de peuplades sauvages à connaître et à respecter avant tous les autres le nom français."

Il fait peine de se rappeler malgré soi un absent parmi un si brillant auditoire. En effet, entre ceux qui aimaient à encourager par leur présence les soirées de cette noble institution, qui de nous n'a point souvent remarqué au premier rang, au côté de notre bien aimé Supérieur de St. Sulpice, le regretté Commandeur Viger ? Avec une égale bienveillance se rendait-il à mon invitation, quand arrivait pour les miens l'époque où ils ont à subir les examens publics de jurisprudence que veulent les statuts académiques. Mon R. P. Martin et M. le Principal Verreau ont dû rompre avec une amitié précieuse, et les deux hommes que le sort a placés en succession à la tête de l'instruction publique étaient aussi ses amis. Ses amis..... qu'est ce à dire ? L'illustre défunt avait-il des ennemis ? Nous ne lui en connaissions point. Sa mémoire sera donc glorieuse, elle sera pure. Celui qui était le conseil des historiographes de sa patrie a fini sa carrière. Je l'ai dit en commençant, les hommes marquans sont des bienfaits de la providence. Elle les ôte de ce monde, comme elle les y jette, selon son bon plaisir. Ah ! que ses destins s'accomplissent ; mais vous me saurez gré, j'en suis sûr, d'avoir enrichi ma péroraison d'une émotion nationale. Elle sera, je le veux bien, le profit net que nous retirerons de cette lecture.

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL.

Montréal, 25 Janvier 1859.

Les succès qui ont entouré l'enfance du Cabinet de Lecture sont loin de diminuer, et l'œuvre qu'il a entreprise se continue activement. Chaque nouvelle lecture est une nouvelle preuve que l'amour de l'éloquence, de la saine littérature, de phrases bien pensées et de la bonne plaisanterie, ne diminue point dans le public de Montréal. Mardi dernier a vu renouveler une de ces séances toujours si agréables, et si chères à notre société d'élite. Mais cette fois, au talent ordinaire des orateurs du Cabinet l'on devait ajouter la popularité dont jouissent, dans les lettres, le Révérend M. Nercam et M. Bibaud, jeune.....

M. Bibaud, jeune, LL. D., et professeur en droit au collège Ste. Marie, est venu nous parler des *Machabées Canadiens*. Le mystère contenu dans ce titre s'est agréablement expliqué quand l'auditoire a su qu'il voulait signifier la famille des Le Moine, qui a produit des hommes si illustres et si distingués. Après nous avoir dit ce qu'il entendait par homme célèbre, homme illustre et grand homme ; nous avoir vanté la vertu féminine et chrétienne de Marguerite Bourgeoise, l'éloquence naturelle des Sauvages ; avoir discuté en quelque mots la gloire militaire et la gloire littéraire, le tout entremêlé de bons mots et de satyres, de critique et d'appréciation, le savant professeur en est venu aux Le Moine. Avec les connaissances qu'on lui sait en fait d'histoire du Canada, il a vanté leurs hauts faits et leur courage, leur noblesse et leur vertu.

C'est avec plaisir que nous l'avons entendu rendre hommage à la science du Commandeur Jacques Viger, dont nous regrettons tous la perte ; les conseils qu'il aimait à

donner, les connaissances sur l'histoire du Canada qu'il aimait à communiquer, sont connus de tous et surtout de M. Bibaud. Et, en vérité, l'on ne pouvait entendre un plus digne successeur à son travail et à ses recherches, vanter d'une manière plus propre et plus digne, l'homme que notre pays est fier d'avoir possédé, et dont le talent et la patience à l'ouvrage ont été reconnus et glorifiés même par delà les mers.

E. L. DE BELLEFEUILLE.

a qu'il
tout de
dre un
erches,
omme
talent
lorifiés

E,